

# kezako

FESTIVAL DE CINÉMA // GOUEL AR FILMOU // DOUARNENEZ

Vous retrouverez également les articles du Kezako en ligne sur le site du festival [www.festival-douarnenez.com](http://www.festival-douarnenez.com)



## ÉDITO // PENNAD-STUR

Mardi matin, Oscar Olivera parlait, à la palabre du matin, du combat des communautés autochtones pour l'eau, le premier et le plus vital des biens communs de l'humanité, que la logique néo-libérale veut aussi privatiser, dans les Andes comme en France et partout dans le monde.

En Bretagne, ce combat ne peut pas manquer de trouver des échos : les combats écologistes se mènent depuis des années pour défendre l'eau et les rivières, mises à mal par l'agriculture productiviste, défendues par de puissants lobbies, présentées durant des

décennies comme le seul modèle viable. Aujourd'hui encore, malgré les belles promesses écologistes et les incertains « Conférences sur le climat », c'est toujours cette agriculture qui est privilégiée par les gouvernements successifs, de gauche comme de droite. La bataille est bien sûr planétaire, de très nombreux pays manquant tragiquement d'eau. Les sécheresses ou les incendies de forêt, comme l'ensemble des dérèglements climatiques, ne sont en rien des catastrophes « naturelles ». De quoi faire pleurer la Pachamama.



Mardi 25 août 2015

« Les vegans sont tous payés par Monsanto. »

une festivalière

N°

# 04

## DOUR, DOUR !

De l'eau dans le ciel, du sang dans les cœurs et d'autres liquides dans les verres... Cette année, Douarnenez est sûrement le Festival où l'on parle le plus de l'eau et où l'on en boit le moins.

En effet, le néo-libéralisme, *a gas ar stal d'an dour*, n'arrête pas de plonger nos sociétés et nos pays à la flotte. L'eau, il faut s'en méfier : *treitour evel an dour, traidor como el agua*, rien n'est plus fourbe que l'eau qui dort et, à la suivre, on se retrouve bien vite *tost an dour d'e vilin*, avec nos yeux pour pleurer des larmes mouillées. *i Tambien la lluvia !*

Heureusement, les vrais festivaliers, les authentiques cinéphiles évitent rigoureusement toute ingestion du

## DERNIÈRE MINUTE

Un nouveau coup de vent de faible intensité est attendu dans la nuit de mercredi entre 3 et 6 heures du matin, avec des pointes de 35 nœuds, mais la place devrait rester ouverte (enfin, pas entre 3 et 6 heures du matin)...

dangereux liquide, quitte à devoir bien vite aller évacuer un peu d'eau, *mont da deuler ur banne dour*. Pour cela, nous avons les toilettes justement sèches (et assoiffées, les pauvrettes !), sans oublier les murs toujours accueillants de la mairie...

À propos de liquides, certains soupirent que cette édition manque cruellement de pisco, l'équipe du Kezako déplore amèrement l'étrange évaporation de son Père Labat, mais jeudi, on parlera beaucoup d'Ukraine, un pays où l'on apprécie fort la « petite eau » (vodka). *Agua, bien, pero no para beber.*

# Oubliez « El Condor Pasa »,

## on vous fait découvrir la chicha péruvienne

Avant de commencer la lecture de cet article, nous vous prions de bien vouloir ranger vos clichés au placard. Non, il ne sera pas ici question de flûtes de pan ni de tambourins, mais plutôt d'orgues et de guitares électriques. Vous êtes prêts ? On vous embarque pour un voyage dans le temps, au cœur de l'Amazonie psychédélique des années 1970. Tout a commencé une décennie plus tôt, au moment où l'on a découvert que le sous-sol des hautes plaines de l'est du Pérou regorgeait de pétrole. C'est l'époque où les multinationales pétrolières s'installent en pleine forêt amazonienne, à commencer par les compagnies états-uniennes Exxon et Chevron (condamnée depuis à 7 milliards d'euros d'amende pour la pollution causée en Équateur entre 1964 et 1990). C'est aussi l'époque où émerge le psychédélisme, ce mouvement débridé qui commence à s'imposer grâce aux effets de ces nouveaux psychotropes dérivés de l'acide lysergique qui libèrent l'imaginaire. Et dans les faubourgs en pleine expansion de Moyobamba et de Pucallpa, on a envie de s'amuser après les dures journées de turbin.

Jusque-là, les confins de l'Amazonie péruvienne dansaient sur une musique traditionnelle andine influencée par la puissante *cumbia* colombienne. En réalité, les folklores de la région étaient déjà largement métissés depuis que la colonisation espagnole avait apporté les musiques européennes et les rythmes africains des esclaves. L'une des évolutions majeures fut l'arrivée des gammes tonales, inconnues auparavant dans le Sud de l'Amérique. Il ne faudrait toutefois pas réduire les musiques andines à un répertoire unifié, tant les différences sont remarquables suivant les régions, les villes, les villages.

Avant que les Indiens de l'Amazonie péruvienne ne se convertissent au psychédélisme, une tornade rock avait secoué la capitale Lima durant les sixties. Le premier album de rock en espagnol, de Los Incas Modernos, remonte à 1963. Mais la vraie révolution arrivera un an plus tard avec Los Saicos, les plus énervés des blousons noirs locaux, qui atteignent les sommets des charts avec leur tube proto-punk *Demolicion* ! En 1966, le guitariste Enrique Delgado Montes monte à Lima Los Destellos, le « premier groupe tropical du Pérou », qui va lancer la mode de la *cumbia* péruvienne et paver la voie à la *cumbia amazonica*. Armé de sa six-cordes, il s'inspire du rock anglo-saxon et de la riche tradition locale de la guitare héritée des Espagnols pour adapter la *cumbia* colombienne. Son idée est simple : reprendre la rythmique typique de la *cumbia*, mais remplacer l'accordéon par la guitare électrique pour la mélodie.

En plein boom pétrolier, les villes de l'Amazonie s'approprient vite ce nouveau son et les groupes locaux le relisent à l'aune de leurs propres références. Ils donnent le nom de *chicha*, un terme qui désigne aussi une célèbre boisson alcoolisée andine, à leurs curieux alliages de wah-wah, d'orgue Farfisa et de synthé Moog. Quant aux titres des chansons, ils sont le reflet de l'époque (*La Danza del Petrolero* par Los Wemblers De Iquitos) et de la région (*Sonido Amazonico* par Los Mirlos). La forêt et sa préservation font aussi partie des thèmes abordés,

comme dans l'hymne écologiste *El Poder Verde* de Los Mirlos. Quant au groupe emblématique Juaneco y Su Combo, même si aucun de ses membres n'en est issu, il défend vigoureusement la culture indienne shipibo.

« Cette étonnante combinaison post-moderne de psychédélisme occidental, de rythmes cubains et colombiens, de mélodies andines et d'expérimentations idiosyncratiques est assez proche de l'esprit du mouvement tropicaliste brésilien », avance Olivier Conan, le producteur français qui a fait (re-)découvrir au monde cette *cumbia* amazonienne avec la compilation *The Roots of Chicha*, parue en 2007 sur son label, Barbès Records.

Quand la *chicha* est née, cela faisait à peu près vingt ans qu'une vague d'exode rural touchait le Pérou. C'est donc tout naturellement que les exilés d'Amazonie ont embarqué leur musique dans leurs bagages. Mais à Lima, ces sonorités créées par des populations indigènes pauvres étaient vues d'un très mauvais œil. Pour simplifier, on y considérait la *cumbia* amazonienne comme une musique de ploucs. « La plupart des musiciens venaient de milieux très populaires et leur principal objectif, c'était juste de faire danser les gens. Ils ne voyageaient pas, aucun discours politique n'était élaboré autour de cette musique. D'ailleurs, les critiques et les intellectuels ne s'y sont jamais intéressés. Méprisée dans son pays d'origine, la *chicha* n'a jamais franchi les frontières du Pérou », précise Olivier Conan. Il est aujourd'hui temps de dépoussiérer ces rythmes oubliés et de leur offrir la place qu'ils méritent au panthéon des musiques andines. Même s'il n'y a pas de flûte de pan.

À écouter :

- *Roots of Chicha, vol. 1 et 2*, Barbès Records ;
- *Cumbia Beat, vol. 1 et 2*, Vampisoul.



# RENCONTRE AVEC... OSCAR OLIVERA

Issu d'une famille bolivienne très nombreuse, Oscar Olivera en a retenu l'apprentissage du respect, de la solidarité et de la vie collective. À 6 ans, il travaille durement dans une boulangerie, devient vendeur de pains ambulants. À 14 ans, il entre à la mine et découvre le militantisme syndical. Il participe à une lutte victorieuse menée contre la dictature de Bantzer, avant l'élection d'un gouvernement de droite, qui décide de privatisations massives : chemins de fer, énergies, téléphone, eau.

La privatisation commencée en octobre 1999 concerne l'eau, qu'il s'agisse des réserves communautaires, des cours d'eau et même de la pluie... Elle a fait tripler le coût pour l'usager, environ 30 euros par mois pour un revenu moyen de 150 euros. De plus, l'entreprise distributrice pouvait procéder à l'expropriation de la maison de ceux qui ne payaient pas leurs factures.

Dès novembre 1999, la mobilisation a été importante, d'abord marquée par un refus massif de payer les factures, brûlées en place publique. La Coordination de défense de l'eau et de la vie est créée, rassemblant des syndicats ouvriers, des cultivateurs de coca, dont Evo Morales, des petits agriculteurs, des chômeurs, des travailleurs sexuels, des transporteurs, des hôteliers. Des stratégies imaginatives et symboliques sont mises en place : drapeaux aux maisons, référendum populaire... La bataille finale a lieu le 4 avril 2000 : des barricades fabriquées à l'aide de chaises, de meubles, et même de jouets empêchent l'accès des maisons et des villages aux forces de répression.

Femmes, enfants et personnes âgées sur les barricades dissuadent les attaques classiques avec les gaz, mais des snipers des forces répressives tuent un ado et font trente blessés. Malgré tout les gens ont rompu avec la peur et continuent le combat. Les autorités démissionnent, les militaires et la police rentrent dans leurs casernes, le pouvoir revient au peuple. Cela met un terme à la privatisation de l'eau et marque un coup d'arrêt aux privatisations dans d'autres secteurs.



Par la suite, Oscar Olivera a refusé toutes les responsabilités politiques proposés par Evo Morales. « *La démocratie est quelque chose qui vient d'en bas, avec les forces collectives de l'ensemble de la population, affirme-t-il. Il s'agit de se réappropriier socialement le bien public, l'important est qui décide, qui intervient dans le devenir de ce bien commun : l'eau... La tâche nous revient de passer de l'entreprise publique gérée par quelques décideurs parfois corrompus à l'entreprise sociale, en passant par un contrôle collectif... La réflexion unissant les savoirs académiques, les savoirs ancestraux et les savoirs concrets pratiques des gens du terrain a été d'une grande force, les intellectuels ont pu capter l'intelligence, le savoir-faire du peuple. Il est important que les gens participent à l'écriture d'une loi...* »

Oscar Olivera s'occupe aujourd'hui d'enseigner le jardinage aux enfants, dans la construction d'un vivre ensemble, au plus près de ses valeurs.

## ACTUALITÉS

### **Le Chili et le Pérou renoncent au Dakar 2016**

En avril, le Chili avait renoncé à accueillir l'épreuve de l'an prochain en raison des catastrophes naturelles qui se sont abattues sur les régions du nord du pays, frappées fin mars par des inondations qui ont détruit des zones habitées du désert d'Atacama, une des attractions majeures de l'épreuve. Le Pérou vient d'annoncer

qu'il renonce également à l'organisation du Dakar en raison des conséquences du passage d'El Niño. Un nouveau tracé devrait être annoncé fin septembre.

### **Chili : la Présidente Bachelet se prononce pour le droit à l'avortement (sous conditions)**

La Présidente du Chili, Michelle Bachelet, a reconnu dimanche, dans un entretien radiophonique, que

l'avortement se pratiquait clandestinement dans le pays et a défendu le projet du gouvernement qui vise à décriminaliser l'avortement dans trois cas : viol, malformation du fœtus, risque pour la vie de la mère. Elle a souligné que les femmes qui ont des ressources financières avortent dans de bonnes conditions sanitaires alors que les pauvres s'exposent à des procédures médicales inappropriées

qui mettent leur vie en danger.

### **Découverte d'une nouvelle espèce de singe titi au Pérou**

Cette nouvelle espèce de singe a été baptisée *Callicebus urubambensis*, ou singe titi brun d'Urubamba, du nom de la rivière du centre du Pérou où il a été aperçu pour la première fois.

**Chaque jour, Caroline Troin, se prenant un peu pour l'Oncle Paul de « Spirou », nous raconte l'histoire d'un film. Le lendemain de sa projection, à 16 heures, elle nous en montre quelques images, à la Librairie du Festival. L'occasion d'explorer le site Bretagne et diversité ([www.bretagne-et-diversite.net/fr/](http://www.bretagne-et-diversite.net/fr/)), qu'elle anime avec l'association Bretagne Culture Diversité.**

Patrice Barrat est un journaliste-réalisateur plutôt atypique, peu enclin à rester en place. Il est également fondateur de deux agences de presse audiovisuelles, Point du Jour et Article Z, et de deux ONG, Internews Europe et Bridge Initiative International. Patrice sillonne la planète, tourne à Cuba, au Soudan, en Iran, vit deux sièges au Liban — Beyrouth en 1982 et Tripoli en 1983... Il ne cesse de s'interroger sur le rôle des images. Premier essai en 1990 avec *Famine fatigue ou le Pouvoir de l'image*. Une interrogation qui va, comme une évidence, se prolonger avec *Qu'avez-vous vu de Sarajevo ?*

Le dispositif est simple : dès l'automne 1993, il s'installe avec une équipe de chefs-opérateurs, bosniaques et internationaux, dans une petite rue de Sarajevo. Pour filmer au plus près ses habitants, et retransmettre sur nos écrans, grâce à Arte et à la BBC, le quotidien des Sarajéviens.

Les chroniques sont émouvantes, par la proximité avec ces hommes et ces femmes soumis à près de quatre ans de siège. À nos yeux, ils ne seront plus jamais de simples victimes.

L'émission, qui dure deux minutes, sera programmée du 8 novembre 1993 au 22 mars 1995, puis de nouveau en janvier 1995. À l'écran, les jours de guerre sont égrenés : « *aujourd'hui, 1 098<sup>e</sup> jour de siège...* »

Les chefs-opérateurs se succèdent et prennent des risques considérables. Parmi eux, Baudouin Kœnig et le Breton Philippe Baron, qui filma entre autres une magnifique séquence un jour d'hiver. Une femme devient folle devant l'abattage d'un arbre qu'elle avait planté, sacrifié pour devenir bois de chauffage. Cette séquence n'échappe pas au réalisateur bosniaque Ademir Kenovi, qui la remettra en scène pour sa fiction *Le Cercle parfait*.

Alors que le cessez-le-feu est amorcé en 1995, la BBC annonce à Barrat qu'il n'y a plus de sens à continuer, puisque que la Bosnie-Herzégovine n'est plus au cœur de l'actualité, et que l'Audimat exige de passer à autre chose. Cela exaspère bien entendu Patrice, qui choisit d'y revenir en 1998, pour explorer plus profondément l'impact de cette guerre sur les habitants de Sarajevo.

Et pour nous questionner, inlassablement. Comment nous, téléspectateurs, pouvons-nous ne pas rester impuissants face aux conflits de notre temps ? Comment faire pour ne pas se détourner de ces images et de leurs protagonistes, au seul prétexte que ce serait loin ou que la société du spectacle nous l'imposerait ?

Autant de questions auxquelles Patrice Barrat continuera de chercher des réponses, sous d'autres formes.

Reste ce formidable documentaire, que François Maspéro choisit, en 2008, de montrer dans la Carte blanche que le Festival lui avait offert. Bel hommage.

## DANS LES SALLES

### « Much Loved »

À Cannes, *Much Loved* avait été salué par une *standing ovation* lors de sa présentation à la Quinzaine des réalisateurs. Le dernier long-métrage du réalisateur Nabil Ayouch n'a pas vraiment reçu le même accueil au Maroc, son pays d'origine. Là-bas, le film a soulevé une très vive controverse. En cause, son sujet : la prostitution féminine dans le Ma-

roc d'aujourd'hui, qui a mis le feu aux poudres. *Much Loved* a été interdit et un procès, ajourné, lui a été intenté pour « pornographie, attentat à la pudeur et incitation de mineurs à la débauche ». Les milieux islamistes conservateurs ont même été jusqu'à lancer des menaces de mort contre le réalisateur. Cette polémique a occulté le débat critique autour du film. Pourtant, ses quali-

tés artistiques sont indéniables. L'histoire se passe à Marrakech, de la nuit à l'aube, sous un ciel bas et lourd qui accentue le sordide de certains lieux et situations. Un Marrakech sans les clichés, sans le soleil éclatant. C'est un enfer que filme Nabil Ayouch, un enfer peuplé de filles qui n'existent que pour la jouissance tarifée de leurs clients. Nabil Ayouch n'a pas réalisé un film sur le

Maroc et encore moins sur un Maroc de carte postale. « *J'avais envie de dire cette réalité, loin des mythes. Dire c'est montrer. Tout. Sans retenue, sans concession ni fausse pudeur. Lever le voile sur cette industrie, c'est mettre chacun face à ses responsabilités.* »

*Much Loved* de Nabil Ayouch, Cinéma Le Club, mercredi à 23 heures.

## UN JOUR UN PEUPLE

### Les Quechuas : un peuple, une langue ?

Le quechua est la langue des Incas qui constituèrent leur empire au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle dans les Andes pour donner lieu au *Tawantinsuyu* (« l'Empire des quatre parties » en quechua), avec pour capitale Cuzco (« le Nombriil du monde »), aujourd'hui au Pérou. Le *Tawantinsuyu* s'étalait du sud de la Colombie au nord du Chili-Argentine. Seuls les Mapuche et les « tribus sauvages » amazoniennes résistèrent à son expansion. Malgré moins d'un siècle de domination, cet empire inca a profondément marqué la région, où il est souvent perçu, selon les légendes, comme le berceau de la civilisation.

Au-delà des controverses autour des statistiques ethniques, aujourd'hui des débats existent entre ceux qui affirment que les Quechuas sont un peuple et ceux pour qui il ne s'agit que d'une langue.

Au Pérou, lors du recensement de 2007, plus de 3 millions de Péruviens ont déclaré parler le quechua (soit 13 % de la population totale). Pourtant, beaucoup ne se considèrent pas comme membres d'un peuple « quechua », s'iden-

tifiant pour des raisons historiques comme « paysans », même si aujourd'hui l'identité ethnique tend à être valorisée. En Bolivie, le débat (quechua : langue ou peuple) n'est pas davantage tranché. En 2001, plus de 2,5 millions de Boliviens déclaraient parler le quechua (soit plus de 30 % du total de la population indienne), principalement dans les vallées (alors que les zones d'altitude sont plus « aymaras » et que les habitants de certaines régions parlent les deux langues).

En Équateur, les Kichwas des Andes ont formé la Confédération kichwa d'Équateur (Ecuadorunari). La nationalité kichwa rassemble plusieurs peuples. Environ 2,6 millions d'habitants parleraient cette langue (soit 17 % de la population totale). La langue quechua est également parlée aux anciennes frontières de l'empire inca, au sud de la Colombie et au nord du Chili et de l'Argentine.

Pour en savoir plus :  
Henri Favre, *Les Incas*, « Que sais-je ? », PUF, 1972.

Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole (1530-1570)*, « Folio Poche », Gallimard, 1992.



VOILA, ÇA  
C'EST FAIT...

VA



## MONDE DES SOURDS

Armand Pelletier est un menuisier bressan, né en 1933, passé par l'École de la Croix-Rousse, école privée fondée en 1897 à Lyon par les Frères des Écoles chrétiennes. L'enseignement y est médiocre, la langue des signes est interdite. En 1948, Armand entre à l'Institut national de Chambéry, un établissement laïc. Il y apprend la menuiserie, et surtout il s'enivre de la langue des signes au contact de ses camarades. Il reçoit d'eux le nom-signe qu'il gardera toute sa vie : « Bras coupé » parce qu'il portait le même numéro de dossier (n° 52) qu'un élève qui, quelque temps auparavant, avait dû être amputé suite à un grave accident.

C'est là qu'Armand rencontre Yvette Maître, qui deviendra sa femme. Yvette était au quartier des filles de Chambéry, au village de Pont-de-Beauvoisin, à trente kilomètres de Cognin. Ils ont eu quatre enfants, tous sourds, puis des petits-enfants, certains sourds, d'autres entendants. Très jeune, Armand pratique la course à pied. Il fondera plus tard le ski sourd, le point culminant de sa carrière étant l'organisation

des Jeux olympiques d'hiver pour les sourds à Méribel en 1979.

Armand milite pour la culture des sourds et la langue des signes. Il découvre avec stupéfaction que la petite ville qu'il habite est celle où est né Ferdinand Berthier (1803-1886), le grand leader silencieux du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. En 1995, Armand fonde l'association CLSFB « Culture et langue des signes-Ferdinand Berthier ».

Armand a souvent pensé qu'il aimerait bien écrire le récit de sa vie. Mais comment faire ? L'une des conséquences de l'interdiction de la langue des signes est qu'aucun sourd de naissance n'a pu, après le congrès de Milan (1880), écrire un livre seul. Ils avaient pourtant été des dizaines à le faire avant 1880. C'est finalement l'ethnologue Yves Delaporte qui a accompagné Armand dans le travail d'écriture.

Traduction en LSF d'extraits du livre *Moi, Armand, né sourd et muet*, en présence de Caroline et Brigitte, les filles d'Armand. Mercredi 26, à 14 heures à l'Hôtel de France.

# GRAND CRU BRETAGNE

## ● Veilleuses de chagrin : fortes ou mélancoliques ?

Cinq « veilleuses de chagrin », venant de Loctudy, du Conquet, de Saint-Malo et de Cancale acceptent, pour la première fois, de témoigner de leur quotidien. Inspirée par le poème de Paul Eluard *L'Amour la poésie*, Frédérique Odyé décide de faire un film dans lequel ces femmes parlent non seulement de la disparition de leurs êtres chers dans la mer, mais aussi de l'indépendance qu'elles ont tiré de ce drame.

« *Au fond, ces femmes ressentent l'amour qu'elles portaient pour leurs maris, mais elles disent aussi aimer leur solitude. Elles n'aimeraient plus vivre au quotidien avec lui. Elles tiennent à leur indépendance. Quand il revenait, elles étaient très heureuses de le retrouver mais elles souhaitaient qu'il reparte aussitôt* », explique la réalisatrice.

Elle-même fille de marin de Normandie, Frédérique Odyé a vu sa mère mener une vie de veilleuse : par la vitre, elle attendait souvent le retour de son mari. Ceci l'a aidée à gagner la confiance des cinq veilleuses du film, bien que ce dernier ait été tourné en Bretagne, où elle vit depuis douze ans.

« *Avoir vécu dans un milieu pudique a joué un rôle important. Au départ, ce n'était pas facile d'avoir des femmes qui acceptent de témoigner, pire encore de s'exprimer devant la caméra. Mais quand j'ai partagé avec elles ma propre expérience, elles ont dit oui.* »

### L'attente et l'espoir, piliers des femmes veilleuses

« *Il partait pour une semaine, je crois, mais on avait des nouvelles par Le Conquet Radio, où il y avait une vacation tous les matins vers 10 heures. Il fallait donc écouter la radio tous les jours pour savoir où ils étaient. Ils disaient RAS, rien à signaler, pour dire que tout allait bien, voilà !* », raconte une veilleuse.

Ces épouses témoignent du caractère fort des femmes de marin. Elles gèrent tout : la maison, les enfants, le budget, etc. sans se plaindre de cette vie. « *J'étais contente de rester à la maison, moi... À l'époque il n'y avait pas beaucoup de femmes de marin qui travaillaient ; le marin devait gagner pour deux, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.* »

Et que faire quand il s'agit d'annoncer aux enfants que leur papa s'en va pour plusieurs jours, voire des mois ? Ils savent quand le moment est venu, tout le monde est sous tension. Et cette séparation ne dit pas l'oubli : des photos, des lettres d'amour que ces veilleuses gardent les aident à sentir la présence de leur mari. La vie du marin était à bord, celle de la femme à terre, mais le couple finissait par se revoir et ils en profitaient.

S'inquiéter pour son mari, normal. Mais gérer le pire pour trois veilleuses, dont les maris ne rentreront jamais, quel horreur !

« *À 10 h 20 exactement, je vois toujours la pendule, le pire est arrivé [...]. Je faisais un rêve. Je le voyais [...] m'appelant, pensant qu'ils allaient le trouver là-bas, vivant.* »

Ce film mixe des images du paysage naturel étalant la beauté de la Bretagne et d'autres montrant la vie quotidienne des épouses et mères qui attendent le retour de leurs maris ou de leurs fils partis en mer.

La réalisatrice trouve encourageant le fait que son film ait été sélectionné par le Festival et soit ainsi projeté dans sa région de tournage.

Rendez-vous à l'Auditorium ce mercredi à 21 heures.

## ER SALIOÙ

Doux, Gad, Bigard, Cooperl, Tilly, kement a embregerezhioù a vez kavet alies, re alies er mediaoù breizhat, hiriv hag ar blezhioù tremenet. Menegiñ anezhe a dalvez ivez kement ha komz eus freuz-stal ha dilabour. Disoc'h lous labour-douar skouerius Breizh n'eo ken.

Saigneurs a zo un diell a gont buhez ur voserezh a implij 1000 den e Vitre, 'tal da Roazhon. Muoc'h eget diskrieviñ mont en-

dro an embregerezh a vez kinniget get an daou realizatour, met poltriji an dud a vez war ar pemdez o labourat start, o kiañ hardizh a c'hellfemp lâret zoken, get kig ha gwad, noz ha deiz, a-hed ar sun, da sadorn koulz ha da sul e yenijenn ar savadurioù.

Ar labour-se, start, paeet fall war ar briz, ha gwall zañjerus a zo disprizet get darn vrasañ an dud, Koulskoude, troiñ ul loen e tammoù kig a gaver en-

dro er gourmarc'hadoù war-lerc'h n'eo ket an aesañ tra. Ret eo bout barrek da implij an teknikoù desket get an dud-mañ. Lazhiñ, didroc'hiñ, diaskorniñ, gwadiñ ... da bep hini e damm perzh.

Ar film a ginnig deomp kement micher a gaver en ur voserezh. En ur geñveriadenn zedennus get ar gevredigezh, e ro en-dro denezh d'ar re a zo gwelet èl loened digalon.

Ar chañs hon eus da skigniñ ar film-mañ evit ar wech kentañ, hag ouzhpenn-tra e vo aze an daou realizatour evit kas da benn un diviz da gloziñ gant an abadenn, evel ma vez graet an aliesañ ar gwellañ.

*Saigneurs*, ur film gant Vincent Gaullier ha Raphaël Girardot, a vo skignet d'ar Merc'her 26 /08 en Aoditoriom da 11e30 da vintin.



# RÉBUS:



POPO  
(LAC DANS  
LEQUEL SE  
DEVERSE LE  
TITICACA)

SOLUTION:



## UKRAÏNA, UR BREZEL A-ENEP D'AR SIVILED

Negonter ken an niver a dud kouezhet war an talbenn, war a embann ar c'hazetennoù. Bemdez-c'houlou e vez arme Ukraina ha dizalc'hourien Donbass oc'h en em dourtal e Reter ar vro, zoken ma seblant argadoù 2014 bezañ pellik bremañ, evit poent. N'eo bet lakaet an arsav-tennañ e pleustr e mod ebet war hirdermen, daoust da brotokol Minsk, bet sinet e miz Gwengolo 2014 e Bielorusia etre pennoù-bras gouarnamant Ukraina ha reoù « Republikoù pobl Donetsk ha Lougansk ». N'eus ket bet gellet marc'hata an disterañ disentez politikel kennebeut, da glask lakaat fin d'ar bec'hioù.

Daou vloaz diouzh renk o deus an Ukrainiz lidet gouel ar frankiz, d'ar 24 a viz Eost, en un aergelc'h a vrezel gant Rusia. Troc'het eo annezidi Donbass diouzh peurrest ar bed diwar-se. Ul luskad enebañ dreistor-dinal a-enep da c'halloud ar prezidant a-wezhall Viktor Ianoukovitch a zo diwanet da-geñver reveulzi Maïdan e-kerzh diskar-amzer 2013. Bodet e oa neuze an Ukrainiz hag adkavet o doa un disterig a stad, pa oa bet ken start an nouspet bloavezh a ardrezadoù frankizour deuet diwar freilh an Unvaniezh soviedel.

Savet e oa Ukraina a-enep da wallerezh ledet ar bolitikourien o ren ar vro abaoe an dizalc'houriezh e 1991. Evit keloù-se n'eo ket bet efedus ar stourmse evit a sell ouzh kendeuz poblañsoù rusek ar Reter d'ur raktres kevredigezhel nevez troet war-zu Europa ar C'hornog. Ne faote ket d'ar braz anezhe resev « gwarez » Rusia e-kerzh an dilost-hañv 2013, ha pa vefe tud Donetsk pe reoù Lougansk. Diwar ar faziou a zo bet graet dizehan koulz lavaret, gant gouarnamant nevez Ukraina bet ganet diwar reveulzi Maïdan, ez eo deuet ar brezel diabarzh war-wel, na wel ket an nen ar fin anezhañ. N'eo ket bet atahinerezh Moskva ur skoazell kennebeut.

War a lavaront e fell d'an Ukrainiz, d'ar braz anezhe da vihanañ, treiñ o selloù war-zu Europa kentoc'h eget war-zu Rusia, estreget Krime, a zo trevet gant Moskva penn-kil-ha-troad, hag ar rannvroioù reoliet gant an dizalc'hourien. Gwelloc'h eo d'ar Rusianed delc'her gant ur c'henniñv gwan e-keñver e amezeg, peadra da viret un tamm gwask war g/Kiev hag ar C'hornog. Diouzh un tu all n'hall ket Unvaniezh Europa harpañ galloud Ukraina, ha ne faot ket dezhi. Hir-mat a vo ar c'hoari pokers etre Washington, Brusel, Kiev ha Moskva, evit brasañ gwalleur trevourien Ukraina.

## FOCUS

C'est écrit noir sur blanc dans notre Constitution, et ce depuis 1992. « *La langue de la République est le français.* » Point. Ce point final ne laisse aucune place à la reconnaissance légale des autres langues parlées sur le territoire, en métropole comme en outre-mer. La diversité de celles-ci est pourtant importante : plus de 70 langues au compteur. Il y a les connues, celles qui font parler d'elles, le breton, le corse, l'occitan, le basque, l'alsacien, et les autres, mais aussi les différents créoles parlés dans les DOM-TOM comme l'aluku ou le ndjuka. On y compte aussi les langues parlées par des minorités culturelles vivant en France comme le kabyle et l'arménien.

Il y a plus d'une vingtaine d'années, le Conseil de l'Europe rédigeait la Charte européenne des langues régionales et proposait aux pays membres de la ratifier. La France est loin d'être en tête de la course. La ratification de la Charte était une promesse de campagne du Président François Hollande, il est temps de la mettre en place. Pour ce faire, il faut changer la Constitution, et c'est une proposition en ce sens qu'a présentée

Christiane Taubira en juillet au Conseil des ministres. Les choses bougent, lentement, et il était temps car ces langues sont de moins en moins parlées.

Que permet exactement cette Charte ? Un statut ! Une reconnaissance. Passer de la tolérance envers la pratique des langues et des cultures à une réelle légalisation, une pratique soutenue par les autorités et connue de tous les citoyens. La Charte imposerait de mener des politiques de promotion des langues régionales, principalement dans les médias et l'éducation, mais aussi dans l'administration et d'autres espaces publics.

En réponse aux initiatives gouvernementales, et pour pousser à la réalisation de ce projet, les associations et groupements qui promeuvent les langues régionales de France se sont coordonnés pour organiser une manifestation qui aura lieu dans plusieurs villes de France le 24 octobre avec pour mot d'ordre la réappropriation de nos langues, de nos cultures et de notre avenir. Pour les Bretons, rendez-vous à Carhaix.



## FESTIVALIÈRE DU JOUR

Aujourd'hui, je vous propose de rencontrer Marie-Pierre Dragon, qui fait partie de l'équipe d'interprètes bénévoles en langue des signes française (LSF). Elle avait entendu parler du Festival par ses collègues il y a deux ans, et la voilà de retour cette année, en quête de rencontres originales. C'est à 16 ans qu'elle s'est intéressée à la LSF, après avoir visionné une émission télévisée traitant du monde des sourds. Elle s'était alors précipitée vers une association de sa commune qui proposait des cours du soir. Bon an, mal an, elle a continué à apprendre de son côté, puis en rejoignant une troupe de théâtre en langue des signes. Très intéressée par les jeux de langue et de langage, elle a terminé ses études par un master de recherche en linguistique ponctué par une option LSF qui l'a introduite à l'apprentissage universitaire de la langue.

Et pourquoi pas devenir interprète ? Afin de réaliser ce projet professionnel, elle est retournée sur les bancs de la fac et y a décroché un diplôme. Elle travaille aujourd'hui à l'hôpital de Grenoble afin de faciliter l'accès aux soins des sourds. Il n'existe actuellement que 14 structures en France

qui proposent ce service, la première ayant vu le jour en 2001. Les autres se débrouillent autrement, en demandant de l'aide aux proches des patients.

En tant qu'interprète elle est soumise à un code déontologique dont la maxime est « Neutralité, fidélité et secret professionnel ». La traduction de débats ou de conférences, lui permet de se cultiver et d'apprendre sur différents sujets, parfois très techniques. Afin de faciliter l'exercice, les interprètes passent environ une heure avec les intervenants avant les débats afin de s'imprégner de leur façon de parler et se familiariser avec le vocabulaire utilisé.



## SUR LA PLACE

Êtes-vous plutôt *penn sardin* ou *goéland* ? Les Mouettes, en tout cas, se sont posées sur la place du Festival. Des mouettes qui aiment leur confort, et gitent désormais dans une mignonne caravane, récemment acquise et remise aux normes mouettesques grâce à une opération de financement participatif... Vos gueules les mouettes, c'est la webradio 100 % alternative, 100 % associative et 100 % douarneniste, qui émet tous les jours, à 14 heures, en direct et en public depuis le chapiteau (du moins quand un coup de vent n'oblige pas à affaler celui-ci et à fermer la place). Hélène, Lisa, Julien et Diane, une collègue burundaise hébergée par la Maison des journalistes exilés de Paris, accueillent les invités et le public. Au programme : des chroniques, des interviews, de la musique, et même le Kezakoff, c'est-à-dire le *debriefing* de la rédaction de votre Kezako.

Le reste de l'année, les Mouettes ne chôment pas non plus : les émissions régulières, comme « Tu connais pas la nouvelle ? », « La belle verte », « I feel like dancing », « Chronique d'un label », « Les débats de l'Enfer », etc. se succèdent, enregistrées en direct, et écoutables sur le site de la radio.

Parallèlement, l'équipe ne manque pas un seul des grands événements de la trépidante vie douarneniste, comme La Vie en Reuz, et bien sûr le Gouel ar Filmoù. Les Mouettes organisent aussi régulièrement des concerts : le prochain est prévu en octobre au Café des Halles, avec le groupe Infecticide. Et les Mouettes ont une fière devise : « *Des potes, des fils et des micros...* » Si vous en voyez une avec une sardine dans la gueule, elle n'est pas de la bande.



## ULTIMAS NOTICIAS

Désormais une **émission quotidienne** en direct et en public de **Vos Gueules les Mouettes** de 13 heures à 14 heures sous le chapiteau de la place.

Au Salon d'images (salle des fêtes), projection des films de **Fred Jacquemot** et **Philippe Guionie** mercredi 26 à 15 heures.

**Échappées radiophoniques** au Salon d'écoute (salle des fêtes) mercredi 26 à 17 heures. Rencontre avec l'équipe de Longueurs d'ondes (Brest) qui présentera ses coups de cœur.

Désormais tous **les débats du soir seront retransmis en direct** sur le site du Festival.

### À NE PAS MANQUER :

- mardi soir : Baldingue ;
- mercredi à 18 heures : débat « Bolivie, Équateur : des révolutions en marche ? » ;
- mercredi soir : chant signé avec Demicrobes.

Tout au long de l'année, suivez l'actualité du Festival et du Kezako sur Mediapart.

### CRÉDIT PHOTO

GARRY Christel  
CORRE Avel  
BERNARD Maëlle  
GESLIN Laurent

### L'équipe du Kezako

JOUBIN Maelan  
LE SAUZE Bleuenn  
LE NAY Myriam  
DERENS Jean-Arnault  
GESLIN Laurent  
FAVRE Pierre  
RICO Simon  
INGABIRE Marie Angélique  
VIAL Jean-François (dessins)  
BONNIN Léa (mise en pages)

### LA FRISE

(de gauche à droite)

*Patrick nu dans la mer* de Vincent Poulpard  
*Adama* de Simon Rouby  
et Fernando Espinoza  
*Mustang* de Deniz Gamze Ergüven  
*Much loved* de Nabil Ayouch.